



GUSTAVE COURBET

Correspondance avec Mathilde

ART ET ARTISTES GALLIMARD | VILLE DE BESANÇON

GUSTAVE COURBET

**Correspondance
avec Mathilde**

Édition de L. Carrez, P. E. Guilleray,
B. Hartwig et L. Madeline

GALLIMARD / VILLE DE BESANÇON

ART ET ARTISTES

*Collection dirigée
par Jean-Loup Champion*

Correspondance entre Gustave Courbet et Mathilde Carly de Svazzema

novembre 1872 - mai 1873

Principes éditoriaux

Nous avons fait le choix de moderniser l'orthographe et la ponctuation, suivant en cela l'édition de la correspondance complète de Courbet. Dans celle-ci, Petra ten-Doesschate Chu souligne combien « les caprices de la plume de l'épistolier sont tels qu'une transcription rigoureusement fidèle aux autographes serait en fait peu lisible¹ ».

Nous avons fait le même choix pour les lettres de Mathilde. Même si elle est plus respectueuse des règles, son orthographe a été corrigée, de même que certaines habitudes de ponctuation.

Il est possible de se reporter aux images des lettres, en ligne sur le site de la bibliothèque numérique Mémoire vive².

La datation est un enjeu crucial. Certaines lettres sont datées, d'autres non. Il a fallu essayer d'établir des liaisons entre les différentes lettres et en déduire des dates supposées. Les lettres avec une date entre crochets correspondent à des lettres non datées par Gustave ou Mathilde, ou avec une datation fausse. Courbet rédige certainement ses lettres lorsqu'il est à Ornans, mais il ne l'indique jamais. Mathilde, elle, précise généralement qu'elle écrit depuis Paris³.

La numérotation des lettres est en continu, en fonction de la datation proposée. Les folios correspondent à l'ordre initial de classement des lettres dans le manuscrit conservé à la bibliothèque de Besançon. Les lettres de Gustave viennent en premier, celles de Mathilde ensuite.

Nous désignons Gustave Courbet par « Gustave » et Mathilde Carly de Svazzema par « Mathilde », lorsque nous parlons de leur correspondance. Mais nous écrivons « Courbet » pour le reste des notes.

Nous mettons en italique les passages où Mathilde fait référence à des propos de Gustave se trouvant dans une de ses lettres réputées

perdues. Ces dernières sont au nombre de quinze : dix au début de la correspondance, du 24 novembre au 19 décembre 1872, et cinq par la suite⁴.

Deux lettres de Mathilde conservées à l'Institut Courbet d'Ornans sont retranscrites ici, avec l'aimable autorisation de l'Institut. Elles ont déjà été publiées dans le catalogue d'exposition de 1991 du musée Courbet. Les autres lettres conservées à Ornans sont listées en fin de volume.

Les abréviations suivantes correspondent à des références abondamment citées :

Chu 1996 : Ten-Doesschate Chu, Petra (éd.), *Correspondance de Courbet*, Paris, Flammarion, 1996.

Delvau 1864 : Delvau, Alfred, *Dictionnaire érotique moderne*, Bâle, Karl Schmidt, 1864.

Gros-Kost 1880 : Gros-Kost, Émile, *Courbet. Souvenirs intimes*, Paris, Derveaux, 1880.

Ornans 1991 : Fernier, Jean-Jacques ; musée Gustave Courbet, *Les Yeux les plus secrets : Gustave Courbet, « La naissance du monde », 1866 ; André Masson, 56 dessins érotiques de 1921 à 1970 ; le roman de Mathilde, correspondance avec Courbet, 1873*, Ornans, musée Gustave Courbet, 1991.

Monsieur

Le malheur vous a tous frappés...
et, tous les jours mon cœur a pleuré et
saigné à la fois en songeant à la douleur
infligée par la calomnie à peu messieurs
les journalistes qui ne doutent de
rien.

Mon âme fortement trempée a eu
depuis tantôt dix ans terriblement
à souffrir. Mon cœur cherche
le grand, le beau, le magnanime.
Il faut en tout le courage de ses
actions. et... Aujourd'hui; Philo
sophe nous n'avons pas.

Vous êtes, Monsieur, artiste et un
artiste rempli de talents. Il y a
plusieurs années que j'admire
vos œuvres. plusieurs années
que je désire vous connaître et
vous voir.





7a Lettre 1 – Mathilde, 21 novembre 1872 (f. 53).

Pardonnez à ma brutale franchise
Pensez que me débiter n'a fait
qu'augmenter. Vous êtes homme
de génie. Le génie trébuche pas
toujours auprès de nous...
J'aurais fait sur moi-même un
effort espérant arriver jusqu'à
vous. Je dois aller demander
votre adresse à Monsieur Laroche
qui est votre intime ami -
Vous êtes si loiz de moi qu'une
fois aller vous voir, cependant
J'aurais été si heureux. Mais...
L. Bonheur, je le vois bien, n'est
pas fait pour moi -
Quand donc serez-vous à Paris?
Quand donc me sera-il permis
de vous voir.
Excusez-moi, mon plume est
détestable. et, je tremble.



7b Lettre 1 – Mathilde, 21 novembre 1872 (f. 53 v°).

Je me permets de vous envoyer
ma carte.

Quelques fois libre que l'ait et
aussi indépendante que l'Amérique
en personne

Je vous salue avec
toute la considération avec laquelle
J'ai l'honneur d'être.

Madame, Mathilde Carle
de Praegerma

Jeudi 21 Novembre 1872.

Paris.



7c Lettre 1 – Mathilde, 21 novembre 1872 (f. 54).

1 – Mathilde, 21 novembre 1872⁵ (f. 53-54)

Monsieur.

Le malheur nous a tous frappés⁶ !... Et tous les jours mon cœur pleure et saigne à la fois en pensant à la douleur infligée par la calomnie et par messieurs les journalistes qui ne doutent de rien.

Mon âme fortement trempée a eu depuis tantôt dix ans terriblement à souffrir. Mon cœur cherche le grand, le beau, le magnanime. Il faut en tout le courage de ses actions ! Et... aujourd'hui hélas nous n'osons pas.

Vous êtes, Monsieur, artiste, et un artiste rempli de talents. Il y a plusieurs années que j'admire vos œuvres, plusieurs années que je désire vous connaître et vous voir.

Pardonnez à ma brutale franchise, l'envie qui me dévore n'a fait qu'augmenter. Vous êtes homme de génie ! Le génie n'habite pas toujours auprès de nous...

J'avais fait sur moi-même un effort, espérant arriver jusqu'à vous. Je suis allée demander votre adresse à Monsieur Carjat⁷, qui est votre intime ami.

Vous êtes si loin de moi que je ne puis aller vous voir. Cependant, j'aurais été si heureuse. Mais le bonheur, je le vois bien, n'est pas fait pour moi.

Quand donc venez-vous à Paris ? Quand donc me sera-t-il permis de vous voir ?

Excusez-moi, ma plume est détestable, et je tremble.

Je me permets de vous envoyer ma carte.

Tout aussi libre que l'air et aussi indépendante que l'Amérique en personne.

Je vous salue avec toute la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

Madame Mathilde Carly de Svazzema.

Jeudi 21 novembre 1872, Paris.

2 – Gustave, [22-24 novembre 1872]⁸

Lettre manquante

3 – Mathilde, 25 novembre 1872⁹ (f. 57-58)

Cher Monsieur,

J'attendais de vous cette réponse¹⁰, et je l'attendais avec la plus vive et la plus prompte impatience.

Tout me rend irritable ! Tout me rend nerveuse. Je n'ai pas douté un seul instant de votre nature, aimant avec passion tout ce qui est artiste. Tout ce qui est artistique.

*Vous voulez que je vous ennuie de moi, de mes chagrins*¹¹. N'avez-vous pas assez des vôtres ? L'ingratitude des gens qu'on a obligés.

Seule ! Chaque nuit livrée à moi-même. Je pleure !... Mais c'est avec mon cœur !... Mais c'est avec mon âme. Mes désirs, il y a des moments où je n'ai plus la force d'en avoir !

Après avoir aimé pendant 12 ans un homme qui n'avait rien pour se faire aimer ! Simplement, parce qu'il était mon mari¹².

Je me vois après 12 ans de sacrifices, à l'âge de trente ans¹³ abandonnée¹⁴. Sans un meuble, sans une ressource, emportant ma dot et tout ce que j'avais ! Ah laissez-moi vous épargner le raconter de toutes ces indignités. Je suis philosophe ! Or, j'accepte la position qui m'est faite, espérant encore de beaux jours. Malheureusement pour moi je n'ai jamais eu d'enfants.

Je voudrais pouvoir *vous envoyer en ce moment une photographie*¹⁵. Hélas je n'en ai plus avec moi. Pourtant j'irai ce soir chez une de mes

nièces lui demander si elle voudra m'en céder une. Elle doit en avoir plusieurs de moi.

En attendant voici mon portrait : peu jolie femme ou plutôt point du tout.

Figure longue, froide, sévère. Femme grande, assez forte de hanches et de poitrine. Cheveux cendrés foncés. Sourcils arqués. Très grande bouche. Tout cela ne vous donne pas idée de la personne.

Cœur d'or. Femme sensible, habituée au malheur, aimant par avance tous ceux qui souffrent !...

Oui Monsieur, *je suis libre et je désire être votre enchantresse ! L'objet de vos rêves* s'il est vrai que votre âme veuille harmonieusement rêver !

Il est si bon de s'abandonner aux écarts d'une imagination vive et ardente lorsque l'objet en vaut la peine et qu'il sera reconnaissant.

Est-il possible, Monsieur, sans galanterie, que ma lettre ait pu vous faire plaisir ? Ce petit griffonnage était cependant bien ordinaire.

Oui Monsieur *nous serons les vainqueurs et les calomniateurs seront confondus*¹⁶ !

Permettez-moi donc de vous serrer la main et d'attendre promptement une bonne lettre de vous. Seulement j'ai aujourd'hui bien besoin de toute votre indulgence, car je vous écris sur mon genou avec une plume qui fait des déliés aussi bien qu'une allumette.

À bientôt Monsieur.

Mathilde Carly de Svazzema.
Lundi 25 novembre 1872, Paris.

4 – Mathilde, 25 [ou 26]¹⁷ novembre 1872 (f. 55-56)

Mon cher Monsieur.

Au milieu de la solitude il est si doux de se dire que dans quelque coin du monde il existe un être supérieur en pensées qui vit avec vous !... Et qui vous est un trait d'union dans l'existence.

Les journalistes hélas... déchargent sur leur papier la bave impure qui les déborde, blâmant celui-ci, critiquant celui-là et sachant glaner pour eux-mêmes le fruit de leurs horribles calomnies ; ne comprenant ni les passions des gens, ni leur cœur, ni leurs sentiments, ni l'amitié ; s'aimant aujourd'hui, se déchirant à belles dents demain.

Il y a si peu de cœurs honnêtes. J'ai vécu, Monsieur et ami, pauvre plante parasite au milieu d'un monde qui me fait horreur, souriant rarement, heureuse de tout et pleurant sur les bêtises humaines.

La terre n'est pour nous qu'un passage ! Pourquoi donc nous rendre si malheureux les uns les autres ? Ah ! Voilà le mal ! Celui-ci qui, jaloux de votre gloire, de votre talent, passe sa vie à vous ternir afin d'empoisonner vos jours.

Je ne suis pas un Phénix, non Monsieur, mais je ne suis pas une brute. J'ai une âme sensitive qui se plaît dans l'amour du beau. Je fréquente peu ! Mais je choisis mes fréquentations, et lorsque je crois deviner quelque part un être qui souffre, je lui offre ma bourse lorsqu'il y

a quelque chose dedans, mon cœur et mon dévouement absolu s'ils peuvent lui être utiles, bien désolée lorsque je ne peux donner que cela.

Vous avez dû bien souffrir en prison¹⁸ ! Pauvre malheureux Monsieur !...

Moi, je suis allée à Versailles¹⁹ porter plusieurs fois de l'argent à un malheureux, victime de sa croyance²⁰, que tout le monde abandonnait. Il n'avait ni souliers ni linge blanc, ni tabac. Je vous montrerai ces lettres, et il ne connaît pas et ne connaîtra jamais les sacrifices que j'ai faits pour lui ! Vous dire combien j'en ai été heureuse, c'est impossible.

Je regrette de ne pouvoir vous envoyer ma triste figure, on n'a pas voulu sans doute me rendre ma photographie, on m'a dit qu'on ne l'avait pas.

J'en suis extrêmement désolée, mais alors un de ces jours je la ferai faire chez votre ami Carjat.

*Soignez-vous*²¹ ! Secouez le moral. Vous êtes un homme de talent, vous avez du génie. Surpassez-vous dans vos œuvres, c'est le meilleur moyen de vous venger de ceux qui n'ont cherché que votre ruine.

Allons, bon courage ! Vous n'êtes plus seul. Nous marchons à deux dans la vie.

Je vous serre la main, de tout cœur et loyalement.

Mathilde Carly de Svazzema.

38 rue Laffitte²².

Mardi 25 novembre 1872.

5 – Mathilde, 27 novembre 1872²³ (f. 59-60)

De toutes choses il doit être de même ! Lorsque la mauvaise chance vous poursuit pour quelque chose, elle vous poursuit absolument pour tout. Moi j'en suis là ! Et j'en suis misérablement à me demander s'il doit m'arriver un jour quelque chose de meilleur. Bah ! Il faut être philosophe !

*Vous parlez de maladie de foie*²⁴. Il faut surmonter cela. Monsieur, moi qui vous parle, jusqu'à ce jour j'ai vécu ! Vécu 12 ans sans air comme un oiseau dans la cage ! Ayant des aspirations vers le grand, vers le beau !... Ne connaissant pas le prix de l'argent qui pour moi est une chose qui n'achète que des choses !

Avec de l'argent, pauvre imbécile ne connaissant ni la grammaire ni la science, n'ayant ni cœur ni âme ni flamme ni passion, vous achetez la plume d'un perroquet journaliste. Monsieur de Villemessant²⁵ ou autre qui vous salue et vous sourit au poids de l'or, qui vante vos vertus aux taux des billets de banque, cite Mlle Cora Pearl²⁶, vieux balai rôti²⁷ dans l'univers entier, parce qu'elle achète princièrément les quelques lignes de réclame qu'on fait à sa vieille carcasse. On appelle cela des hommes. Ils voudraient s'intituler les régénérateurs du genre humain, flétrir les arts, le cœur, le goût, tout enfin...

Je crains, Monsieur, de vous ennuyer, mais mon âme déborde de tous côtés. Je passe à travers le monde comme celui qui cherche le

bonheur qu'il ne peut trouver, laissant aux buissons des lambeaux de soi-même, sans penser à se retourner pour réclamer ce qui vous appartient.

Dites-moi, Monsieur, que vous savez me comprendre, que nos cœurs sont unis et que vous me tendez une main bien véritablement amie.

Je suis persuadée que votre cœur pense avec le mien. N'est-ce pas que dans votre sommeil vous avez eu une vision : une femme vous enlaçait de ses bras amoureux et caressait mollement votre visage, n'est-ce pas Monsieur, que nous avons les mêmes désirs et les mêmes aspirations...

Pardonnez-moi, Monsieur, et croyez à toute la sincérité de mes paroles.

Je vous serre bien affectueusement la main et vogue dans l'infini.

Votre pauvre petite amie.

Mathilde Carly de Svazzema.

Mercredi 27 novembre 1872.

38, rue Laffitte, Paris.

6 – Gustave, [28 novembre 1872]²⁸

Lettre manquante

7 – Mathilde, 29 novembre 1872²⁹ (f. 61-62)

Vous me poussez, mon cher Monsieur, jusque dans mes derniers retranchements³⁰.

Je vous assure que si vous me connaissiez, vous pourriez peut-être avoir pour moi quelque attachement. *Je comprends pour cette dame votre amour³¹*, mais je n'admets pas que vous ayant vu subir des revers de fortune, elle ait pu devant l'argent oublier qu'elle vous avait aimé dix ans, qu'elle avait été heureuse avec vous, heureuse par vous et qu'enfin pour vous son ami, son amant, elle avait quitté son mari.

Maintenant *vous me demandez de me peindre des pieds à la tête*. Je ne suis pas un Gustave Courbet, et ne possédant pas ce talent, je ne puis avec la plume faire ce dessin tout d'imagination.

Si j'étais pour un moment aveugle sur mon compte, il me serait facile de faire de moi le portrait d'un chef-d'œuvre comme peinture et être tout en même temps le plus grand laideron de la terre et la femme la plus difforme.

Si je suis modeste, je puis tout à l'opposé être bien et me trouver mal. Qu'il vous suffise donc de savoir comme réalité que je ne suis ni difforme ni bancal ni tordue. Quant au reste c'est avec les yeux que l'on voit, c'est avec l'imagination que l'on embellit. C'est avec des couleurs chatoyantes et sous la main de l'artiste qu'on devient quelque chose.

Sous un jour de tristesse et d'ennui j'allai machinalement au quai des fleurs³². Là je vis une pauvre plante parasite presque étiolée demandant à s'ouvrir. Je l'achetai, lui promettant de tant l'aimer de tant la choyer qu'elle naîtrait à la vie pour être, pour respirer, pour se donner. Là ! Monsieur, est toute la vie. Nous sommes ce qu'on nous fait ! Nous autres, lorsqu'une femme aime un artiste, Monsieur, le devoir de cette femme est d'élever son amant, d'encourager son art, de le perfectionner et non de l'affadir dans l'indolence énervante de l'amour ! Ou plutôt du vice.

L'amour comprend le grand, le beau, le sublime et plus vous élevez l'homme que vous aimez, plus grand il devient à vos yeux – alors, l'amour est passionné ! Est enivrant ! Est noble ! Les baisers lascifs sont de ces caresses dont on ne peut se détacher. Elles ont de ces ardeurs qu'on ne peut exprimer ni de vive voix ni par écrit. Ce n'est pas la mollesse, ce n'est pas la paresse, ce n'est pas le vice. C'est l'amour sous toutes ses formes comme il doit exister au paradis terrestre avec les ailes des anges. C'est l'abandon c'est l'expansion naturelle ! C'est la fleur s'inclinant sur sa tige pour renaître et embellir l'existence.

Je vous quitte. Cette malheureuse missive attend le départ.

Je compte aller demain chez votre ami Carjat s'il veut prendre ma pauvre triste figure... elle vous dira peut-être ce que je suis quoique la photographie m'enlaidisse.

Enfin, en attendant fatiguez-vous à m'écrire, cela fait du bien.

Je vous serre affectueusement la main.

Toute à vous.

Vendredi 29 novembre 1872.

Rue Laffitte 38.

8 – Mathilde, 30 novembre 1872³³ (f. 63-64)

Monsieur,

Je ne vous cacherais pas plus longtemps que vos lettres me remplissent à la fois et de plaisir et de crainte !...

Vous me comprenez, dites-vous³⁴ ? Pourquoi donc chercher à blesser ma susceptibilité de femme ? Je veux bien ne pas être ce qu'on appelle « bégueule » mais ne puis cependant me mettre à nu et me détailler moi-même en des points essentiellement délicats³⁵ !...

Que n'êtes-vous à Paris ? N'y serez-vous donc jamais ?... Votre maladie au lieu de se guérir ne fait-elle qu'aggraver ?

Non, certes, je ne voudrais pas être une Cora³⁶, plutôt à Dieu !... Car, si j'avais à choisir entre cette horrible popularité et la mort prochaine, j'attendrais de pied ferme et l'œil souriant la mort ! La mort du Corps ? Qu'est-ce donc ? Tandis que la mort du Cœur : c'est une destruction générale.

Oui ! Vous avez raison, cent fois raison : *votre valeur double lorsqu'on vous attaque³⁷*.

Ceux qui vous attaquent, croyez-moi, sont ceux qui ne peuvent pas vous atteindre même à la cheville.

Comment suis-je donc *coupable* ?... Vous ai-je dit de m'aimer ? Moi qui suis lâchement abandonnée et des miens et de ceux que j'ai comblés de bienfaits. Moi qui ai tout donné, tout sacrifié, tout soulagé et à

laquelle on vient dire aujourd'hui : si vous n'aviez pas été si bonne vous n'en seriez pas là. Vous ai-je dit de me désirer, moi dont le cœur est pris de tout amour insensé et qui n'ai connu l'amour que sous la forme de l'imagination ?

Prenez garde de jouer avec le feu. On se crée une idole, elle est belle, elle est splendide mais... elle est de marbre. On pourrait encore sans le vouloir la briser.

Allez doucement, graduellement, attachez-vous aux qualités du cœur. Soyez artiste. Formez-la doucement pour la perfectionner ensuite.

Ah, il est bien certain que *la nuit dans l'ombre et le silence nous nous parlons l'un à l'autre*. Comment donc faire autrement ?

Parlez donc à votre guise, l'expansion est la chose la plus naturelle et la plus utile. Parlez-moi sans arrière-pensées, sans détours... et puisque vous m'affirmez que *j'ai le commandement* : je commande ! Obéissez.

Je ne puis donner libre cours à des pensées trop personnelles qui risqueraient assurément de se couvrir de ridicule.

Cette distance entre vous et moi est-elle donc à jamais infranchissable ?...

Vous me suivrez dites-vous ? Où cela me suivrez-vous donc ?...

Que ferons-nous ? Dites-moi tous vos projets insensés. Je les combattrai s'il y a lieu.

Merci pour vos excellentes lettres. Écrivez-moi donc, écrivez-moi toujours et souvent.

M.

38, rue Laffitte.

Paris ce samedi 30 novembre 1872.

9 – Gustave, [1^{er} décembre 1872]³⁸

Lettre manquante

10 – Mathilde, 2 décembre 1872³⁹ (f. 65-66)

Allons ! Je vois que nous allons déjà nous boudier. Il ne faut pas. La bouderie est le défaut d'une femme coquette. Or, je ne suis pas coquette, et vous n'êtes pas femme.

Puisque *vous me nommez général*⁴⁰, j'accepte le commandement. Commandement obligatoire et peu mérité sans doute. Ce n'est donc pas à l'homme [que] je m'adresse mais à l'artiste.

Il faut manger, mon cher ami, sans cela vous aurez la fièvre, et quelle fièvre ?...

Vous voulez un portrait, travaillons :

À vingt ans j'étais maigre. Aujourd'hui je suis formée. De là, les extrémités longues et minces. Cou de l'impératrice⁴¹. Figure allongée. Bras assez minces. Le bas des jambes minces. Les poignets minces et délicats.

Je vous offre la vue de tout ce que je possède. Commençons donc.

Pieds longs et minces, le bas de la jambe fin et délié, la cuisse bien prise, les hanches fortes, la taille cambrée. La poitrine assez forte mais un peu tombante, les bouts des seins fermes, prononcés et très roses. Le cou un peu allongé. Je crois avoir tout dit, *sauf certaine chevelure à laquelle vous paraissez tenir beaucoup*⁴². Elle est courte, d'un blond un peu rougeâtre et très frisée. Ai-je donc rempli toutes les conditions ? Le ventre pas trop fort ni tout à fait plat. Figure longue, grande bouche, nez

un peu long, narines un peu ouvertes (yeux longs, ovales et expressifs), sourcils arqués, dents petites et très serrées – cependant il en manque une sur le devant.

Voici comment. Je suis tombée à l'âge de dix ans dans une cave et me la suis cassée. Elles se sont rapprochées, on dirait une dent très écartée. Cet écart se trouve en haut et tout à fait au milieu. Teint assez lisse, pas coloré, dessous les yeux un peu creux [*sic*], front moyen. Le coiffeur prétend que mes cheveux sont aujourd'hui tellement foncés qu'on ne voit plus que je suis blonde. Mais je ne suis pas de son avis. Oreille extrêmement aristocrate, fine, délicate, ayant dit-on la forme d'une huître d'Ostende. La main longue et effilée, le mollet bien rond.

Pardonnez-moi donc, il me semble que je me suis un peu flattée...

Je ne vous ai point écrit hier. Voici pourquoi : je suis allée voir le vieux député Crémieux⁴³, auquel j'avais besoin, grand besoin de parler.

Serez-vous donc l'éternité à Ornans ? La distance qui nous sépare est-elle donc si énorme que rien ne puisse jamais nous rapprocher ? Le temps est long et pourtant il passe si vite.

C'est bien à vous de *reconnaître les mérites d'une femme que vous avez aimée*⁴⁴ ; et elle a certainement bien fait de suivre son mari dans le malheur.

Oui Monsieur, pour moi l'amour est sans calcul, l'amour est un rêve idéal qu'on doit prolonger par l'effet de la volonté, et il n'y a rien absolument rien d'impossible à l'homme rempli de bonne volonté.

Faites donc de moi tout ce qu'il vous plaira sans me juger mal. Croyez au désir que j'ai de vous être agréable, écrivez-moi comme vous pensez. J'ai trente ans il est vrai, mais pour la raison je suis une véritable enfant et vous me façonnerez à votre gré si vous le désirez. Je ne demande qu'à bien faire.

D'affreux désirs mon âme est toute remplie. Il est si bon d'aimer quand on croit qu'on pourra vous le rendre.

Je vous quitte car je commence à déraisonner. Au plaisir de vous revoir mon cher Gustave, mon cher maître, l'objet de mes désirs, mon idole et tous mes rêves.

Au revoir. À quand donc ce rayon de soleil qui doit nous éclairer ? *À quand ce joli tableau.*

Que ferons-nous donc ? Rien qui ressemble aux baigneuses de la Seine⁴⁵.

Non ! La femme idéalisée, la femme poétisée, nous prouverons que Courbet n'est point un absolu réaliste et que son talent est au-dessus de tous les autres.

Je vous embrasse bien affectueusement et ma bouche s'unit volontairement à la vôtre.

Votre amie pour la vie.

Lundi 2 Xbre 1872.

Notes

Principes éditoriaux

1. Chu 1996, p. 13.
2. Il s'agit du manuscrit coté Ms Z 907, consultable en ligne sur le site Mémoire vive, patrimoine numérisé de Besançon (<https://memoirevive.besancon.fr>).
3. Courbet dit beaucoup se déplacer, il n'est pas exclu qu'il en écrive depuis Besançon, par exemple.
4. Il semble qu'il manque également au moins une lettre de Mathilde, numérotée 33.

Correspondance entre Gustave Courbet et Mathilde Carly de Svazzema

5. Datée par Mathilde en fin de lettre. Note postérieure au crayon : « 21 nov. ».
6. Courbet a été emprisonné neuf mois à cause de sa participation à la Commune. La plupart des Parisiens comme Mathilde ont connu le siège par l'armée prussienne puis la Commune.
7. Courbet avait rencontré le caricaturiste et photographe Étienne Carjat (1828-1906) en 1859, à Francfort-sur-le-Main. Le photographe réalise plusieurs portraits de l'artiste dans les années 1860 et lui consacre un éloge (voir Charles Léger, *Courbet selon les Caricatures et les Images*, 1920, Fac-similé publié par Bertrand Tillier, Ornans, musée Courbet, 2020, p. 143). Comme lui, Carjat s'était beaucoup investi dans la Commune ; Mathilde le mentionne dans les [lettres 4, 7](#) et 23.
8. Voir Ornans 1991, p. 118 : « Le 24 novembre 1872 j'ai reçu une première lettre. » Toujours dans Ornans 1991, p. 126, elle écrit : « Votre première lettre est datée du 25 novembre 1872 », ce qui est sans doute erroné ; elle répond à la première lettre de Gustave le 25 novembre 1872 ([lettre 3](#)).
9. Datée par Mathilde en fin de lettre. Note postérieure au crayon : « 25 nov. ».
10. Allusion à la première lettre de Gustave, perdue ([lettre 2](#), du 24 novembre 1872).

11. Mathilde fait référence à une lettre manquante de Gustave (voir la [lettre 2](#)). Il en est de même pour les passages suivants en italique dans cette lettre.
12. Nathanael William Gorringe, voir la généalogie p. 344.
13. Elle se rajeunit : née le 21 octobre 1839, elle vient d'avoir trente-trois ans.
14. Son époux l'aurait quittée en la laissant sans ressources en juillet 1872. Voir les déclarations de Mathilde lors d'un procès en 1875 : « — Que fait votre mari ? — Nous vivons séparément depuis le mois de juillet 1872. Il voyage à l'étranger pour le commerce. — Quels sont vos moyens d'existence ? — Je vis de privations et de sacrifices. » Fernand de Rodays, « Police correctionnelle : Les malheurs d'une Anglaise de bonne maison », *Le Figaro*, 1^{er} novembre 1875, p. 3.
15. Sur la demande de Gustave (voir la [lettre 2](#)). Ce n'est pas avant début janvier qu'elle peut lui envoyer ; en attendant, il lui demande de se décrire dans le détail par écrit (voir la [lettre 3](#)).
16. Mathilde utilisera cette phrase pour le menacer : « Je possède une lettre où les vaincus de la veille seront les vainqueurs du lendemain et si je voulais être aussi peu honnête que vous ou plutôt aussi honnête que vous, j'en aurais plus de dix mille francs pour les laisser publier » (lettre du 19 mai 1873 : Ornans 1991, p. 123).
17. Datable du mardi 26 novembre bien que datée par Mathilde « Mardi 25 novembre 1872 » : le 25 novembre 1872 était un lundi. Note postérieure au crayon : « 25 nov. ».
18. Courbet est arrêté le 7 juin 1871, puis condamné le 2 septembre à six mois d'emprisonnement ferme. Il est libéré le 2 mars 1872. Sur ce sujet, voir *Courbet et la Commune : Paris, Musée d'Orsay, 13 mars-11 juin 2000*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2000.
19. Les communards prisonniers sont détenus dans les prisons de Versailles dans l'attente de leur jugement. Voir Jean-Claude Farcy, *La Répression judiciaire de la Commune de Paris : des pontons à l'amnistie (1871-1880)*, LIR3S, université de Bourgogne/CNRS, disponible sur Internet : <https://communards-1871.fr>, consulté le 27/07/2024.
20. Il s'agit probablement de son beau-frère, Pierre-Antoine Lutz (1823-1874), époux de Pauline Carly. Condamné au bagne de Nouvelle-Calédonie en 1872, il y meurt en 1874. Voir également les lettres 17 et 68.
21. Mathilde fait référence à une lettre manquante de Gustave (voir la [lettre 2](#)).
22. Il s'agit de l'adresse d'un hôtel : « Debray-Vanderpote, hôtel de Mecklembourg, Laffitte, 38 », *Annuaire-almanach du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration : ou almanach des 500 000 adresses de Paris, des départements et des pays étrangers*, Paris, Firmin Didot et Bottin réunis, 1871, p. 219.
23. Datée en fin de lettre par Mathilde. Note postérieure au crayon : « 27 nov. ».
24. Mathilde fait référence à une lettre manquante de Gustave (voir la [lettre 2](#)). En 1872 et début 1873, dans plusieurs lettres à divers correspondants, il évoque ses problèmes de santé, notamment une maladie du foie. Pour 1872, voir : lettre à Juliette et Zélie Courbet, Maisières, 26 juillet 1872 (Chu 1996, 72-13) ; lettre à Eugène Reverdy, 1^{er} août 1872 (Chu 1996, 72-14) ; lettre à Jules Castagnary, 14 août 1872, Chu 1996 (72-15) ; lettre à Édouard Pasteur, 15 décembre 1872, Chu 1996, 72-23). Pour 1873 : lettre à Jules Castagnary, 16 janvier 1873, Chu 1996, 73-1) ; lettre à sa sœur Zoé, 16 janvier (Chu 1996, 73-2).
25. Hippolyte Cartier de Villemessant (1810-1879), fondateur et rédacteur en chef du *Figaro*, très hostile à Courbet et aux communards.

26. Cora Pearl, pseudonyme d'Emma Élizabeth Crouch (1836-1886), célèbre demi-mondaine d'origine anglaise, ayant séduit la plus haute aristocratie au cours du Second Empire. Elle a laissé les *Mémoires de Cora Pearl* (Paris, Lévy, 1886).
27. « Rôtir le balai » signifiait au sens propre le laisser endommager par le feu, et au sens figuré passer sa vie dans un travail mal considéré, en particulier la prostitution pour une femme : « Elle a longtemps rôti le balai » (CNRTL, disponible sur Internet : <https://www.cnrtl.fr>).
28. Mathilde : « Dans la lettre du 28 novembre déjà vous paraissiez connaître ma grande âme et mon cœur généreux, vous étiez dans le vrai », Ornans 1991, p. 118. Datation d'après les lettres de Mathilde (lettres 7 et 8).
29. Datée par Mathilde. Note postérieure au crayon : « 29 nov. ».
30. Mathilde fait référence à une lettre manquante de Gustave (voir la lettre 6). Il en est de même pour les passages suivants en italique dans cette lettre.
31. Il pourrait s'agir de Virginie Binet, qu'il a rencontrée au début des années 1840, avec laquelle il a eu un fils en 1847 et qui est sa relation la plus longue. Voir note 14, p. 311-312.
32. À Paris, le quai aux Fleurs est situé le long de la Seine sur l'île de la Cité.
33. Datée par Mathilde. Note postérieure au crayon : « 30 nov. ».
34. Mathilde fait référence à une lettre manquante de Gustave (voir la lettre 6). Il en est de même pour les passages suivants en italique dans cette lettre.
35. Il lui a sans doute demandé une description détaillée de sa vulve.
36. Cora Pearl (voir la lettre 5).
37. Après sa libération de prison, Courbet ne se prive pas de souligner ce paradoxe : son impopularité auprès d'une majorité n'empêcherait pas sa valeur marchande d'augmenter. Pour 1872, voir : lettre à ses sœurs Juliette et Zélie, 1^{er} mai 1872 (Chu 1996, 72-9) ; lettre à Juliette et Zélie Courbet, 26 juillet 1872 (Chu 1996, 72-13). Pour 1873 : lettre à Alfred Bruyas, 1^{er} mars 1873 (Chu 1996, 73-22) ; lettre à M. Hollander, 26 avril 1873 (Chu 1996, 73-26) ; lettre à Juliette et Zélie Courbet, 26 avril 1873 (Chu 1996, 73-27).
38. Datation d'après les lettres de Mathilde (lettre 10).
39. Datée par Mathilde. Note postérieure au crayon : « 2 Xbre ».
40. Mathilde fait référence à une lettre manquante de Gustave (voir la lettre 9). Il en est de même pour les passages suivants en italique dans cette lettre.
41. Eugénie de Montijo (1826-1920), épouse de Napoléon III : « un nez d'une pureté remarquable, au profil charmant, au cou de cygne, aux épaules d'ivoire », dans Marfori (pseud. Louise Lacroix), *Biographie de Eugénie de Montijo, impératrice des Français*, Paris, 1870, p. 12.
42. Elle lui envoie plus tard ses poils pubiens, dont il est question ici (voir la lettre 14).
43. Adolphe Crémieux (1796-1880), député de la Seine, président de l'Alliance israélite universelle, franc-maçon (Grand commandeur du Suprême Conseil de France). Aucune lettre de Mathilde n'est conservée dans la correspondance d'Adolphe Crémieux déposée aux Archives nationales (cotes 369AP/33).
44. Les relations amoureuses de Courbet sont trop peu documentées pour qu'on puisse identifier la femme au sujet de laquelle il écrit.
45. Mathilde fait référence au tableau de Courbet *Les Demoiselles des bords de la Seine (été)*, de 1857 (Paris, Petit-Palais).
46. Datée par Mathilde. Note postérieure au crayon : « 3 Xbre ».

47. À neuf reprises Mathilde se dit corse, mais elle est née à Orléans, et son père est d'origine parisienne. Elle a recours au cliché de la femme corse, que l'on doit à Prosper Mérimée et à sa nouvelle *Colomba* publiée en 1840 (dans la *Revue des Deux Mondes*, au 1^{er} juillet, puis en volume chez Magen et Comon) afin de revendiquer son honneur, son nom, sa fierté.

48. Mathilde fait peut-être référence au tableau de Delacroix *Femmes d'Alger dans leur appartement*, au Louvre depuis 1834.

49. Datée par Mathilde. Note postérieure au crayon : « 3 Xbre ».

50. La Maison de Charenton accueille dès 1660 des aliénés transférés de l'Hôtel-Dieu de Paris. D'où l'expression dans le langage courant « être bon pour Charenton ». Voir également lettre 28.

Couverture : Gustave Courbet, *Les Demoiselles des bords de la Seine*,
1857, huile sur toile, 174 × 206 cm. Paris, Petit-Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville
de Paris. Photo © Petit-Palais / Roger-Viollet

© Éditions Gallimard, 2025. D'après les manuscrits originaux conservés
à la bibliothèque de la Ville de Besançon.

www.gallimard.fr



Il s'agit de la plus importante découverte de lettres de Gustave Courbet depuis la publication de sa *Correspondance* en 1996. Ce sont des échanges particuliers entre une aventurière audacieuse et intrigante et un homme à la fois naïf et sans limites, une correspondance quasi pornographique qui dévoile le peintre dans sa dimension charnelle. Par là est rétablie la stature de Courbet, effaçant les révisions opérées par ses biographes après sa mort afin de rendre supportable l'artiste subversif, le communard « déboulonneur » de la colonne Vendôme, et révélant l'ultime liberté de l'artiste.

Édition de Ludovic Carrez, Pierre Emmanuel Guilleray,
Bérénice Hartwig et Laurence Madeline

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Principes éditoriaux

1 – Mathilde, 21 novembre 1872 (f. 53-54)

2 – Gustave, [22-24 novembre 1872]

3 – Mathilde, 25 novembre 1872 (f. 57-58)

4 – Mathilde, 25 [ou 26] novembre 1872 (f. 55-56)

5 – Mathilde, 27 novembre 1872 (f. 59-60)

6 – Gustave, [28 novembre 1872]

7 – Mathilde, 29 novembre 1872 (f. 61-62)

8 – Mathilde, 30 novembre 1872 (f. 63-64)

9 – Gustave, [1^{er} décembre 1872]

10 – Mathilde, 2 décembre 1872 (f. 65-66)

Notes

Copyright

Présentation

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Correspondance avec Mathilde de Gustave Courbet
a été réalisée le 9 avril 2025
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073096890 - Numéro d'édition : 645698)

Code produit : Q11833 - ISBN : 9782073096937.

Numéro d'édition : 645702

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.